

## HOMÉLIE 7

«Si le ministère de la mort, consigné dans la lettre et gravé sur des pierres, fut accompagné d'une gloire telle que les enfants d'Israël ne pouvaient pas regarder le visage de Moïse, à cause de la lumière dont il brillait, et qui devait néanmoins s'effacer, combien le ministère de l'esprit ne doit-il pas être plus glorieux !»

1. Paul avait dit que les tables de Moïse étaient de pierre et portaient des caractères matériels, que les cœurs des apôtres étaient des tables vivantes dont l'Écriture est spirituelle; il avait dit de plus que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Restait à présenter ce parallèle sous un autre rapport qui n'est pas sans importance, celui de la gloire de Moïse, chose que personne n'a vue des yeux du corps dans la nouvelle alliance. Cette gloire paraît d'autant plus grande qu'elle tombait sous les sens, qu'on pouvait réellement la voir sans pouvoir néanmoins en approcher; tandis que celle du Nouveau Testament ne frappe que l'intelligence. Or, une telle supériorité n'est pas facilement saisie par les esprits faibles : ils étaient soulevés et captivés plus sûrement par la première. Entraîné qu'il était à poursuivre cette comparaison, l'Apôtre désirait montrer combien la seconde l'en porte sur la première; et c'était difficile avec des auditeurs aussi grossiers. Voyez donc le moyen qu'il prend, les raisons auxquelles il a d'abord recours pour établir la différence, et qu'il déduit de ce qu'il avait dit antérieurement. Si l'une administre la mort, et l'autre la vie, il est indubitable que celle-ci brille d'une tout autre gloire que celle-là. C'est l'argument qu'il fait valoir pour frapper l'intelligence, ne pouvant pas mettre de tels objets sous les yeux : «Si le ministère de la mort fut accompagné d'une semblable gloire, comment le ministère de l'esprit ne sera-t-il pas plus glorieux ?» Par ministère de la mort, c'est la loi qu'il désigne.

Remarquez cependant avec quelle prudence il évite, dans cette comparaison soutenue, de donner prise aux hérétiques. Il n'a pas dit que la loi fait la mort, mais bien qu'elle est un ministère de mort; et, dans le fait, elle l'administrait sans la produire. C'était le péché qui produisait la mort; la loi introduisait le supplice et manifestait le péché, mais ne le causait pas : en découvrant le mal sans ménagement d'aucune sorte, en le punissant, elle n'y poussait certes pas; son ministère n'avait pour but ni le péché ni la mort, il se proposait de punir le péché, et tendait par là même à le détruire. En représentant le péché comme une chose effrayante, elle instruit évidemment l'homme à le fuir. De même que celui qui saisit le glaive et tranche la tête du criminel n'est qu'un instrument du juge, et ne tue pas à proprement parler, quoiqu'il abatte une tête, ni le juge lui-même qui a prononcé la condamnation n'est le véritable meurtrier, le coupable seul étant la cause de son supplice; de même ici, ce n'était pas la loi, c'était le péché qui condamnait et frappait. La loi frappait le péché même et le retranchait autant que possible par la perspective du châtement qu'elle édictait. Paul ne se borne pas à cette considération pour établir la supériorité de la loi nouvelle; il en émet une autre, en disant que l'ancienne loi était «déformée par des caractères matériels sur des tables de pierre.»

Voyez-vous comme il réprime l'obstination des Juifs ? Toute la loi se trouvait renfermée dans la lettre; or, de la lettre ne pouvait provenir aucun secours, aucun souffle de bien pour ceux qui sont engagés dans la lutte, contrairement à ce qui a lieu dans le baptême : il n'y avait là que des tables et des caractères tracés, menaçant de mort quiconque contrevenait à la lettre. En rabaisant ainsi l'orgueil judaïque, l'Apôtre renverse la loi par la portée même des expressions, la désignant sous les noms de pierre, d'écriture, de ministère de mort, et déclarant de plus qu'elle était déformée par l'écriture même. Cela veut dire uniquement que la loi restait circonscrite dans un seul lieu, tandis que l'esprit va partout, soufflant avec une force inépuisable. Peut-être veut-il faire ressortir les menaces qui respirent dans la lettre, menaces que rien ne pouvait effacer, qui devaient subsister toujours, gravées qu'elles étaient dans la pierre. Après cela; bien qu'il paraisse relever les antiques institutions, il mêle encore à ses éloges une accusation contre les Juifs. A peine vient-il de dire que cette loi «déformée dans la pierre par des caractères matériels, était cependant un sujet de gloire,» qu'il poursuit ainsi : «De telle sorte que les enfants d'Israël ne pouvaient fixer les yeux : sur le visage de Moïse.» C'était là dévoiler leur étrange faiblesse et leur penchant vers les choses d'ici-bas. Il ajoute encore : «A cause de la gloire dont il brillait, et qui devait néanmoins disparaître;» il ne parle nullement de la gloire des tables. C'est le front de Moïse qui rayonnait et non les tables elles-mêmes. Aussi ne dit-il pas qu'ils ne pouvaient fixer les yeux sur les tables, mais bien sur le visage de celui qui les portait; à cause de l'éclat de ce visage, encore une fois, et non des tables.

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Après avoir exalté la loi, le voilà qui la rabaisse de nouveau : «Elle doit disparaître.» Il ne formule pas une accusation, il atteste une défaillance. Il ne dit pas, en effet : Elle est corrompue, elle est mauvaise; il déclare seulement qu'elle est périssable, qu'elle doit finir. «Combien plus le ministère de l'esprit n'est-il pas glorieux ?» Il proclame désormais avec confiance la supériorité du Nouveau Testament; aucune hésitation dans son langage. Observez ce qu'il fait : il vient d'opposer la pierre au cœur, la lettre à l'esprit. Puis, quand il a montré les conséquences des deux, il ne les développe plus de la même manière. Il a dit expressément que de la lettre émanent la mort et la condamnation; mais il ne dira pas que de l'esprit émanent la vie et la justification; il met en avant l'esprit même, ce qui rend le discours tout autrement grand. Ce n'est pas la vie seule que la nouvelle loi nous donne, c'est l'esprit, source de la vie; et l'excellence de ce don est manifeste. De là cette expression : «Le ministère de l'esprit.» Il insiste encore sur ce point, quand il ajoute : «Si le ministère de la condamnation est une gloire.»

2. Il expose avec plus de clarté le sens de cette parole : «La lettre tue,» confirmant ce que nous avons dit tout à l'heure, à savoir que la loi révèle l'existence du péché, mais n'en est pas la cause. «Bien plus le ministère de la justice doit-il produire une gloire abondante. «L'ancienne loi dévoilait et frappait les pécheurs : loin de leur infliger le supplice, la nouvelle loi les justifie; car telle est la grâce que confère le baptême. «Cette glorification de la loi n'était pas même une glorification véritable, eu égard à la gloire par excellence.» Dans le texte qui précède, il a déclaré que l'Évangile possède aussi sa gloire, mais encore une gloire abondante. C'est même l'expression qu'il emploie quand il compare le ministère de l'esprit à celui de la lettre; il la déduit des raisonnements qu'il a déjà présentés. Il en affirme ici la supériorité d'une manière plus explicite. Si je les mets en regard, dit-il, la gloire de la loi n'est pas même une gloire. Ce n'est pas dans un sens absolu, c'est par comparaison que cela doit s'entendre; et le texte même formel à cet égard, indique clairement la comparaison. Or, ce n'est pas là rabaisser l'ancienne loi, c'est même en faire un magnifique éloge; car après tout on ne compare que des choses de même nature. Paul touche ensuite à un autre argument qui tend encore à montrer la même supériorité. Quel est-il ? Celui qui se puise dans la durée. «Si ce qui doit disparaître est glorieux, beaucoup plus le sera ce qui demeure.» Le premier ministère finit, le second ne finira jamais. «Ayant donc une telle espérance, nous vous parlons en toute liberté.»

Comme en entendant de si grandes choses concernant la loi nouvelle, l'auditeur eût désiré contempler cette gloire de ses propres yeux, voyez de quelle façon l'Apôtre le renvoie à la vie future; c'est pour cela qu'il parle de l'espérance qui le soutient dans la prédication. Quelle est cette espérance ? Elle a pour objet cette dignité supérieure à celle de Moïse et que tous les fidèles doivent posséder en même temps que les apôtres. «Nous parlons avec une pleine liberté.» A qui ? je vous le demande, à Dieu ou bien aux disciples ? – A vous, répond-il, à qui j'ai transmis la doctrine. – C'est leur dire : Nous élevons partout la voix avec confiance, ne cachant ni ne dissimulant rien, ne procédant jamais par des insinuations, vous montrant la vérité dans tout son jour, sans craindre néanmoins de vous éblouir comme Moïse éblouissait les Juifs. Que telle soit sa pensée, vous le voyez dans la suite du texte. Mais il importe de rappeler le fait, sur lequel il revient constamment lui-même. Quel est donc le fait historique ? Lorsque Moïse, après avoir reçu les tables pour la seconde fois, descendait de la montagne, son front rayonnait d'un tel éclat que les Juifs ne pouvaient ni le regarder en face ni s'entretenir avec lui, jusqu'à ce qu'il eût mis un voile sur sa tête. Voyez comment cela se trouve raconté dans l'Exode : «Comme Moïse était descendu de la montagne, il tenait les tables dans ses mains, ignorant que l'aspect de son visage était glorifié; et l'on n'osait pas s'approcher de lui. Moïse appela le peuple et lui parla; mais, quand il eut fini de parler, il se mit un voile sur la tête. Lorsqu'il entra cependant pour parler au Seigneur, il ôta ce voile jusqu'à ce qu'il sortit.» (Ex 34,29-34) C'est à ce trait que l'Apôtre fait allusion en disant : «Ce n'est pas ici comme Moïse, qui jetait un voile sur sa face pour que les enfants d'Israël n'en pussent pas voir l'éclat, bien que cette gloire dût disparaître.»

Voici le sens de ce langage : Nous n'avons nul besoin de nous voiler, comme le faisait Moïse; vous avez toute liberté de regarder la gloire dont nous sommes couronnés, quoiqu'elle soit de beaucoup meilleure et plus éclatante que la sienne. – Remarquez-vous le progrès ? Dans la première lettre il disait : «Je vous ai donné du lait, et non une nourriture solide;» dans celle-ci il dit : «Nous vous parlons avec une pleine confiance.» Il prend Moïse pour terme de comparaison, donnant ainsi plus d'élévation à son discours, et faisant avancer d'autant ceux qui l'entendent. Il les place dès l'abord au-dessus des Juifs, par cela seul qu'il dit : Nous n'avons pas besoin de nous voiler, comme en avait besoin le chef de ce peuple. Ce qui suit

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

porte sur la dignité du législateur, ou sur quelque chose de plus grand encore. Mais écoutons : «Et leurs esprits étaient aveuglés. Jusqu'à ce jour même, le voile s'étend pour eux sur la lecture de l'Ancien Testament; ils ne l'ont pas soulevé, parce qu'il ne doit disparaître que dans le Christ.» Remarquez bien la portée de ces paroles. Ce qui jadis eut lieu par rapport à Moïse, se produit continuellement par rapport à la loi. Ce n'est pas la loi qu'il accuse en parlant ainsi, pas plus que Moïse jetant un voile sur sa tête, c'est l'aveuglement des Juifs. La loi ne saurait perdre sa gloire; mais pour eux ils ne savent pas la voir. Pourquoi vous étonneriez-vous donc qu'ils n'aperçoivent pas la gloire de la grâce, quand ils n'ont pas vu celle de Moïse, bien inférieure à celle-là, quand ils n'ont pas même pu le regarder en face ? Que les Juifs ne croient pas au Christ, devez-vous vous en troubler, alors qu'ils ne croient pas à la loi elle-même ? Ils ont ignoré la grâce, parce qu'ils n'ont pas compris l'Ancien Testament et qu'ils en ont méconnu la gloire. En effet, la gloire de la loi consiste à tout rapporter au Christ.

3. C'est sur l'orgueil judaïque, vous le voyez, qu'il frappe de nouveau. Ce peuple se regardait comme d'une condition supérieure, parce que le visage de Moïse avait rayonné; et c'est de là même que Paul fait ressortir leurs inclinations basses et rampantes. Non, ce n'est pas un titre d'honneur pour les Juifs, puisqu'ils n'en ont pas même profité. Il ne cesse d'inculquer cette leçon, tantôt en disant que le voile non soulevé reste toujours sur la lecture de l'Ancien Testament et ne doit disparaître que dans le Christ, tantôt en ajoutant que jusqu'à l'heure présente, pendant qu'on lit Moïse, le même voile pèse sur leur cœur, de telle sorte qu'il cache à la fois et la lecture et leurs propres sentiments. Paul disait tout à l'heure : «Et les enfants d'Israël ne pouvaient pas fixer les yeux : sur le visage de Moïse, à cause de la gloire dont il rayonnait, et qui devait néanmoins disparaître.» Quoi de plus humiliant ? Ils avaient l'occasion de considérer une gloire destinée à finir, ou qui même n'était rien comparativement à la suivante; et voilà qu'elle leur demeure cachée, qu'ils sont dans l'impossibilité de voir une chose passagère, cette loi qui sera remplacée. «Mais leurs esprits étaient aveuglés.» – Quel rapport y a-t-il ici, me dira-t-on, avec ce voile ? – Le voile présageait aussi l'avenir; ce n'est pas alors seulement, c'est de nos jours encore que les Juifs ne voient pas la loi. Or, ils en sont eux-mêmes la cause; car l'aveuglement de l'esprit provient de l'obstination et de l'ingratitude. C'est nous qui connaissons la loi : elle reste voilée pour eux en même temps que la grâce.

«Jusqu'au jour présent, le même voile demeure sur la lecture de l'Ancien Testament; il n'est pas soulevé, parce qu'il ne disparaît que dans le Christ.» L'Apôtre veut dire par là que les Juifs ne croyant pas à l'Évangile, ne sont pas en état de voir que la loi a pris fin. Si c'est par le Christ qu'elle a été supprimée, comme on ne saurait le révoquer en doute; si de plus la loi l'avait elle-même annoncé, comment ceux qui ne reçoivent pas le Christ, dont la mission est d'abroger la loi, pourraient-ils voir qu'elle est abrogée ? Or, ceux qui ne savent pas le voir ignorent sans nul doute et la puissance et la gloire de cette même loi qui le proclame. – Mais où donc, me demanderez-vous, a-t-elle déclaré qu'elle irait se perdre dans le Christ ? – Elle ne s'est pas contentée de le dire, elle l'a manifesté par des faits. Ainsi, par exemple, elle avait fixé pour les sacrifices et pour tous les moyens de sanctification un seul lieu, le temple; et ce temple vient ensuite à périr. Si les sacrifices et toutes les institutions qui les accompagnaient n'avaient pas dû disparaître, il fallait, ou bien que le temple ne fût jamais détruit, ou bien que la loi n'eût pas défendu de sacrifier ailleurs. Mais voilà que maintenant le monde entier et la ville de Jérusalem elle-même ferment tout accès à ce culte, tandis que le temple, qui devait seul en être le théâtre, a disparu. C'est bien là déclarer par les faits mêmes que les rites mosaïques ont pris fin dans le Christ; car c'est le Christ qui a renversé le temple.

Voulez-vous de plus vous convaincre qu'il était expressément dit que la loi serait abrogée par le Christ ? Écoutez parler le législateur lui-même : «Dieu vous suscitera un prophète semblable à moi du milieu de vos frères; vous l'écouteriez en tout ce qu'il vous commandera; et toute âme qui n'écouterait pas ce prophète sera exterminée.» (Dt 18,18-19) Voyez-vous de quelle façon la loi déclare qu'elle doit finir dans le Christ ? Ce prophète qu'ils doivent écouter, selon la prescription de Moïse, n'est autre que le Christ selon la chair, lui qui supprime le sabbat, la circoncision et tout le reste. Parlant dans le même sens, David disait du Christ : «Vous êtes prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech,» (Ps 109,4) et non selon l'ordre d'Aaron. Paul interprète admirablement cette parole quand il dit : «Le sacerdoce étant transféré, la loi doit nécessairement l'être aussi.» (Heb 7,12) Dans un autre passage, il dit encore : «Vous n'avez plus voulu ni du sacrifice, ni de l'oblation; les holocaustes pour le péché ne vous ont plus été agréables; alors j'ai dit : Me voici, je viens.» (Ps 39,7; Heb 10,5)

Il serait facile d'extraire de l'Ancien Testament beaucoup d'autres témoignages, d'où résulterait d'une manière évidente l'abrogation de la loi dans le Christ. C'est donc en renonçant à la loi que vous verrez la loi dans tout son jour; si vous la retenez, au contraire, et si vous ne

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

croyez pas au Christ, la loi ne sera plus pour vous qu'une lettre morte. Pour mieux établir cette vérité, Paul ajoute : «Jusqu'au jour présent, pendant qu'on lit Moïse, le voile est placé sur leur cœur.» Il avait déjà dit que le voile restait sur la lecture de l'Ancien Testament; ne voulant pas que cette parole partit accuser la loi d'être obscure, supposition que du reste il avait antérieurement repoussée en rejetant la faute sur l'aveuglement des Juifs, il s'exprime comme nous venons de le voir. Il ne dit pas que le voile reste sur la lettre même; il dit à dessein : «Sur la lecture, quand on lit Moïse,» n'incriminant ainsi que les lecteurs. Cette pensée ressort d'une manière encore plus claire de ces mots : «Le voile est placé sur leur cœur.» Et même quand il était jeté sur la tête de Moïse, c'était à cause de leurs esprits grossiers et de leurs idées charnelles.

4. Après les avoir suffisamment accusés, il s'efforce de les ramener à la lumière. Par quel moyen ? «Quand ce peuple se sera converti au Seigneur,» se sera détourné de la loi, «le voile disparaîtra.» Vous le voyez donc, le voile était sur les yeux des Juifs, et non sur la face de Moïse; il ne devait pas cacher la gloire de celui-ci, mais bien la dérober aux regards de ceux-là, parce qu'elle leur était beaucoup trop supérieure; c'était donc leur faute : la science du prophète n'en était pas amoindrie, eux seuls étaient dans les ténèbres. Paul n'a pas dit expressément : Quand il se sera détourné de la loi; il le fait seulement entendre : «Quand il se sera converti au Seigneur, le voile disparaîtra.» Jusqu'à la fin il s'en tient au fait historique. En effet, quand Moïse parlait aux Juifs, il voilait sa face; il ôtait le voile, quand il parlait au Seigneur. Or, c'était là une figure de ce qui devait avoir lieu dans l'avenir : si nous nous convertissons au Seigneur, nous voyons à découvert la gloire de la loi et la face du législateur; ce n'est pas assez dire, nous montons alors au rang de Moïse. Voilà comment l'Apôtre appelle le Juif à la foi, lui montrant que, s'il embrasse cette foi, non seulement il lui sera donné de voir Moïse, mais encore qu'il sera conduit par la grâce à partager l'élévation du législateur. Non content de voir sa gloire, que tu n'as pas encore vue, tu seras toi-même dans une gloire égale, bien plus, dans une gloire incomparablement supérieure, et telle que la première s'évanouit devant celle-là. Comment ? Aussitôt que tu te seras converti au Seigneur, et que tu seras en état de grâce, tu posséderas une gloire auprès de laquelle la gloire de Moïse n'est rien et ne mérite pas même le nom de gloire. Mais, quelque obscure et faible que soit celle-ci, tant que tu resteras juif, tu ne l'obtiendras même pas. Tes pareils ne l'ont pas vue jadis, et maintenant ne la voient pas davantage. Si tu veux embrasser la foi, tu seras favorisé d'une vision tout autrement triomphante.

En s'adressant aux fidèles, il ne parlait pas de cette glorification, toute réelle qu'elle soit. Ce n'est plus la même chose ici; et vous avez vu de quelle façon il parle : «Quand il se sera converti au Seigneur, le voile disparaîtra.» Il stimule le Juif peu à peu, l'élevant d'abord au rang de Moïse, et l'appelant ensuite à de plus hautes destinées. – De la gloire du serviteur tu reporteras les yeux sur Dieu même, et tu jouiras alors d'une gloire que celle de Moïse n'égalait jamais. – Voyez, dès le principe, que de choses Paul réunit pour marquer la différence, la supériorité du Nouveau Testament sur l'Ancien, sans toutefois les mettre en opposition l'un avec l'autre. Là c'était la lettre, la pierre, un ministère de mort, qui devait être aboli, et cependant les Juifs n'ont pas même été gratifiés de cette gloire; ici c'est la table vivante du cœur, l'esprit, la justification, ce qui demeure : et nous y participons tous, non un seul, comme alors le seul Moïse, et dans un degré bien inférieur. «Nous tous, poursuit l'Apôtre, nous contemplons sans voile la gloire du Seigneur,» non celle de Moïse. Comme plusieurs cependant, résistant à l'évidence même, prétendent que ceci : «Quand il se sera converti au Seigneur,» regarde le Fils, examinons de plus près ce texte; mais, auparavant, voyons sur quel motif ils appuient leur interprétation. Quel est ce motif ? – De même que l'Écriture dit : L'Esprit est Dieu, de même il est dit ici : L'Esprit est Seigneur. – Ce n'est pas là ce que dit l'Écriture; elle dit : Le Seigneur est l'Esprit. Or, la différence est grande entre ces deux affirmations. Si votre version était la véritable, l'article n'accompagnerait pas le qualificatif.

Voyons maintenant à qui se rapportent les textes qui précèdent. Ainsi, ces deux propositions : «La lettre tue, et l'esprit vivifie ... écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant,» désignent-elles le Fils ou l'Esprit ? L'Esprit, sans nul doute; car c'est lui que l'Apôtre oppose à la lettre dans l'exhortation qu'il fait aux Juifs. A ce mot d'Esprit, quelqu'un aurait pu se dire à lui-même : Si Moïse se tourne vers le Seigneur, et le Seigneur vers l'Esprit, l'un est inférieur à l'autre. C'est pour écarter ce soupçon qu'il ajoute : «Or, le Seigneur est l'Esprit.» Cela revient à dire que l'Esprit est aussi Seigneur. Pour vous bien convaincre qu'il est ici question du Paraclet, voyez ce que Paul ajoute encore : «Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.» Vous ne prétendez pas qu'il a voulu dire : Où est le Seigneur du Seigneur. S'il parle de la liberté, c'est par opposition avec l'ancienne servitude. De plus, pour que vous ne

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

pensiez pas que ce langage s'applique à l'avenir, il poursuit en ces termes : «Pour nous, contemplant tous, sans voile, à découvert, la gloire du Seigneur,» non celle qui devait finir, mais celle qui demeure, «nous sommes transformés en la même image, de clarté en clarté, comme par l'impulsion de l'Esprit-Seigneur.» Voilà donc qu'il affirme de nouveau la divinité de l'Esprit, et qu'il les appelle au rang des apôtres. Il avait d'abord dit : «Vous êtes la lettre du Christ;» il dit maintenant : «Nous contempons tous sans voile.» Ils étaient venus portant la loi comme Moïse. Vous qui avez reçu l'Evangile, leur dit-il, vous n'avez pas plus besoin de voile que nous n'en avons nous-mêmes eu besoin. Or, la gloire présente est bien plus grande; ce n'est pas notre visage qui s'offre à vous, c'est l'Esprit lui-même; et cette gloire, vous pouvez, comme nous, la contempler à votre aise. Si l'Esprit avait quelque infériorité, l'Apôtre n'eût pas établi cette gradation dans la gloire.

5. Que signifient ces mots : «Contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image ?» C'est une chose qui se manifesta mieux : quand éclatait le pouvoir des miracles; aujourd'hui même cependant, quiconque a les yeux : de la foi peut la voir sans peine. Aussitôt que nous sommes baptisés, notre âme purifiée par l'Esprit est plus éclatante que le soleil; non seulement nous voyons la gloire divine, mais encore nous y participons. Telle qu'une lame d'argent poli lance elle-même les rayons qu'elle reçoit, moins par la force de sa propre nature que par celle de la lumière qui s'y réfléchit, l'âme purifiée et devenue plus brillante que l'argent le plus pur reçoit et renvoie la gloire de l'Esprit. De là cette expression : «Par la contemplation nous sommes transformés en la même image,» la gloire de l'Esprit devenant notre gloire, puisqu'elle se communique à nous comme elle ne pouvait manquer d'être venue de «l'Esprit-Seigneur.» Voilà que l'Esprit reçoit encore ici le nom de Seigneur. D'autres passages nous le montrent agissant en vertu de ce titre : «Pendant qu'ils s'employaient au ministère du Seigneur et pratiquaient le jeûne, l'Esprit saint dit : Séparez pour moi Paul et Barnabé.» (Ac 13,2) Placées à côté l'une de l'autre, ces deux expressions, «ministère du Seigneur ..., séparez pour moi,» mettent en évidence l'égalité d'honneur. Le Christ avait dit aussi : «Le serviteur ne sait pas ce que fait le maître.» (Jn 15,15) Or, comme l'homme se connaît lui-même, l'Esprit connaît les choses de Dieu; et ce n'est pas pour les avoir apprises, puisque la comparaison n'existerait plus.

Ajoutons qu'il manifeste sa grandeur et sa L'Esprit de puissance en agissant ainsi comme il veut. C'est, lui qui nous transforme c'est lui qui nous défend de prendre le siècle pour notre type : il est l'artisan de cette nouvelle création. Nous lisons dans l'Ecriture : «Vous avez été créés dans le Christ Jésus.» (Ep 2,10) Il est dit de même : «Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu, et renouvelez dans mon sein l'esprit de droiture.» (Ps 50,12) Voulez-vous que je vous le montre d'une manière plus sensible par l'exemple des apôtres ? Pensez à Paul, dont les vêtements exerçaient eux-mêmes une action; pensez à Pierre, dont l'ombre avait un tel pouvoir. S'ils n'avaient pas été marqués à l'image du roi, si de mystérieuses étincelles n'avaient pas jailli d'eux, jamais ni leur ombre ni leurs vêtements n'auraient opéré de semblables prodiges. Les insignes de la royauté font trembler les brigands. Voyez cette lumière briller dans le corps même: «Regardant le visage d'Etienne, ils l'aperçurent comme le visage d'un ange.» (Ac 5,15) Et cet éclat extérieur n'était rien en comparaison de la gloire qui rayonnait au dedans. Ce que Moïse avait au front, eux le portaient dans l'âme, et beaucoup mieux encore. La gloire de Moïse tombait sous les sens, la leur était immatérielle. Des corps incandescents, recevant eux-mêmes le feu d'un corps supérieur et splendide, communiquent leur éclat et leur chaleur à tout ce qui les entoure : c'est ce qui s'accomplit parmi les fidèles. Voilà pourquoi ceux qui sont ainsi disposés se détachent de la terre et n'ont dans l'esprit que les biens du ciel. Malheureux que nous sommes, car rien ne saurait mieux nous convenir que de verser ici des larmes amères, en voyant que, malgré la sublime dignité dont nous avons été revêtus, nous ne comprenons pas de semblables paroles, nous perdons aussitôt de vue nos véritables intérêts, et nous n'aspérons qu'aux objets sensibles. Cette gloire ineffable et pleine de terreurs n'a de prise sur notre âme que pour un jour ou deux; et puis nous avons hâte de l'éteindre, provoquant la tempête des affaires du temps, étouffant les célestes rayons sous les épais nuages d'ici-bas.

Oui, c'est une tempête que la vie présente, et quelque chose encore de plus accablant. De là viennent, en effet, non les frimas et la pluie, non les boues et les mares profondes, mais des maux tout autrement terribles, l'enfer et les tortures de l'enfer. De même que, sous l'action d'un froid intense, les membres se raidissent et sont frappés de mort; de même sous les glaces du péché l'âme frissonne, est incapable de remplir ses fonctions, glacée qu'elle est par les frayeurs de la conscience. Ce que le froid est au corps, une conscience impure l'est à l'âme : d'où l'inaction de la peur. On ne saurait rien imaginer de plus craintif qu'un homme

esclave des choses terrestres : celui-là vit de la vie de Caïn, toujours dans le frisson. Parlerai-je des morts et des pertes qui l'accablent, ou bien des affronts, ou même des adulations et des obséquiosités ? Indépendamment de tout cela, mille changements le menacent. Son coffre regorge d'or; mais la peur du dénûment assiège son âme, et certes à bon droit : il a jeté son ancre sur un fond incertain et mobile. Alors même qu'il ne sera pas submergé, la vue du malheur des autres l'anéantit, tant il est plongé dans la crainte et la torpeur. Et ce n'est pas seulement en face du danger, c'est dans toutes les autres circonstances qu'il montre cette lâcheté. La cupidité vient-elle l'assaillir, il ne lutte pas comme doit le faire un homme libre; il agit en tout comme un vil esclave, sur qui l'avarice fait peser sa cruelle tyrannie. Aperçoit-il une femme qui lui semble belle, le voilà pris aussitôt : il court, il se précipite après elle comme un animal impur.

6. C'est tout l'opposé qu'il faut faire : quand vous voyez une femme de quelque beauté, ne cherchez donc pas comment vous pourrez satisfaire votre passion, mais bien comment vous vous en affranchirez. – Comment donc le pourrai-je ? me demanderez-vous; car cette passion est indépendante de ma volonté. – Et de qui dépend-elle? dites-moi. – Du démon, qui m'attaque de la sorte. – Vous rapportez donc absolument tout à la malice du démon ? Résistez au mal, soutenez le combat avec courage. – C'est au-dessus de mon pouvoir. – Eh bien ! je vous dirai d'abord que c'est là le résultat de votre lâcheté; que vous avez au commencement donné libre accès au démon, et que même aujourd'hui vous le repousserez sans beaucoup de peine, si vous le voulez. Ceux qui commettent l'adultère sont-ils poussés par la passion, je vous le demande, ou bravent-ils simplement le danger ? Ils sont évidemment le jouet de la passion. Obtiennent-ils grâce pour cela ? Non certes. Pourquoi ? Parce que le péché dépend d'eux, que c'est leur acte. – A quoi bon tous ces raisonnements ? me direz-vous encore. Je sens bien peut-être que je veux secouer ce penchant, et que je ne puis pas; il me domine, il m'accable, il fait mon tourment. – Oui, vous voulez le secouer, ô homme; mais vous ne faites pas ce qu'il faudrait pour y réussir. Vous agissez comme un malade consumé par la fièvre, qui se gorgerait d'eau froide, et dirait : Que de moyens je tente pour éteindre la fièvre sans pouvoir y parvenir ! je ne fais même qu'en exciter la flamme. Voyons si vous-même ne faites pas ce qui peut aggraver le mal, croyant vous livrer à des pensées capables de le guérir. – Non, me répondrez-vous. – Mais alors, dites-moi ce que vous avez jamais tenté de faire pour étouffer la passion.

Quelles sont les choses qui l'excitent ? Quoique nous ne tombions pas tous sous le coup des mêmes accusations, par la raison que l'amour des richesses est plus répandu que celui des plaisirs sensuels, proposons un remède qui puisse combattre l'un et l'autre. Les deux sont insensés, mais le second est plus tyrannique et plus violent que le premier. Si nous triomphons donc de celui-là, nous viendrons facilement à bout de celui-ci. – Mais du moment où la concupiscence de la chair a plus de violence, m'objecterez-vous, comment tout le monde n'en subit-il pas les atteintes, et les victimes de la cupidité sont-elles les plus nombreuses ? – D'abord, parce que cette dernière passion paraît exempte de dangers; et puis, parce que l'autre, quoique plus emportée, éprouve plutôt le dégoût. S'il était possible qu'elle durât comme l'avarice, elle détruirait entièrement celui dont elle s'est emparée. Courage donc; parlons de la concupiscence de la chair, et voyons de quelle manière s'accroît cette maladie : nous saurons par là si nous en sommes la cause coupable, ou non. Est-ce notre faute, ayons recours à tous les moyens pour la vaincre. Dira-t-on qu'elle ne dépend pas de nous; comment se fait-il alors qu'elle nous tourmente ? D'où vient que nous sommes sans pitié pour ceux qu'elle tyrannise, au lieu de leur pardonner ? Je vous demande donc quelle est la source de cette passion. – La beauté du visage, me répondrez-vous, l'aspect séduisant et flatteur de la femme qui nous a blessés. – Vous parlez au hasard et sans réflexion. Si la beauté des traits en était la vraie cause, une même femme captiverait tous les cœurs.

Dès qu'il n'en est pas ainsi, ce n'est plus à la nature, ni même à la beauté qu'il faut s'en prendre; la corruption est déjà dans les regards. Par suite de votre imprudente curiosité, de votre obstination et des sentiments qu'elle fait naître, vous avez reçu le trait fatal. – Et qui pourrait s'empêcher, m'objecterez-vous encore, de se livrer aux transports de l'admiration, à la vue d'une femme qui vous frappe par sa beauté ? S'il n'est donc pas en notre pouvoir de refuser l'admiration, nous ne sommes pas non plus maîtres de repousser l'amour. – Arrêtez-vous, ô homme. Vous confondez tout, vous allez d'un extrême à l'autre dans votre fureur, ne voulant pas découvrir la racine du mal. Je vois bien des hommes qui savent admirer et louer sans aller jusqu'à la passion. – Comment admirer sans aimer ? – Soyez calme, je vous le dirai. Attendez, écoutez Moïse admirant le fils de Jacob et s'exprimant en ces termes : «Or, Joseph était admirablement beau; l'éclat de sa figure attirait tous les regards.» (Gen 39,6) Était-il

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

donc passionné, celui qui tenait ce langage ? Nullement. – Mais il ne voyait pas celui dont il faisait l'éloge. – Il n'est pas nécessaire de voir pour éprouver un tel sentiment : il suffit d'entendre parler d'une beauté. N'incidentez pas, je vous prie, sur de semblables choses. Est-ce que David n'était pas extrêmement beau avec l'éclat de son teint et celui de ses yeux ? Et l'on sait que l'éclat des yeux est ce qu'il y a de plus tyrannique dans la beauté. Quelqu'un, cependant, éprouvât-il pour lui une affection coupable ? Non. L'admiration n'entraîne donc pas nécessairement l'amour.

Beaucoup d'hommes on eu des mères admirablement belles. Les ont-ils donc aimées ? Loin de nous cette supposition. Ils ont admiré, sans doute, ce qui le méritait si bien ; mais ils n'allaient pas s'enflammer d'une passion honteuse. – C'est à la nature qu'ils doivent d'en être exempts. – A quelle nature, dites-moi ? – Ils respectent leurs mères. – Vous savez bien que, chez les Perses, ce respect n'existe pas, et qu'on y voit régner librement l'usage contraire. Indépendamment de tout cela, il est un fait qui prouve d'une manière évidente que le mal ne vient pas absolument de la forme extérieure, que c'est une lâcheté, une aberration de l'âme. Beaucoup, laissant de côté des femmes remarquables par leur beauté, se sont attachés à des femmes remarquablement laides. Il est donc évident que l'amour ne dépend pas de la forme, car, autrement, jamais un pareil renversement n'aurait eu lieu. – A quoi donc tient cette passion ? Si la beauté n'en est pas la cause, à quoi faut-il la rattacher, d'où tire-t-elle son origine ? Est-ce un mauvais démon qui la produit ? – Le démon y concourt sans doute, mais là n'est pas la question ; on demande si nous en sommes nous-mêmes la cause. Le démon n'est pas seul à nous tendre des embûches ; nous sommes les premiers à le seconder. Cette maladie funeste provient surtout de l'habitude des paroles flatteuses, de la perte du temps, de l'absence de tout travail sérieux.

7. Grande, bien grande est la force de l'habitude, à tel point qu'elle impose, comme la nature, une sorte de nécessité. Mais, si l'habitude produit cette passion, nul doute qu'elle ne puisse aussi l'éteindre. Beaucoup en ont secoué le joug en cessant de voir l'objet aimé. Un tel sacrifice paraît extrêmement dur et pénible, au premier moment ; avec le temps il devient agréable ; on ne pourrait pas même raviver la passion, en aurait-on la volonté. – Et que dire s'il suffit d'un regard, en dehors de toute habitude, pour que je sois en captivité ? – Ici se présentent également l'oisiveté corporelle, les délices, l'absence des graves pensées et des occupations nécessaires. L'homme désœuvré, comme s'il errait à l'aventure, se trouve exposé, par là même, à tous les traits : quiconque le veut réduit cette âme en servitude, comme on s'emparerait d'un enfant vagabond. L'âme étant essentiellement active, si vous ne portez pas son activité sur le bien, elle se jettera d'un autre côté, par impossibilité de rester immobile. La terre qu'on ne cultive pas et qu'on n'ensemence pas se couvre de plantes stériles : il en est ainsi de l'âme, quand un honnête travail lui fait défaut ; elle demande au mal le travail dont elle ne peut se passer. Il en est encore d'elle, dans cet état d'inaction, comme de l'œil, qui ne saurait s'empêcher de voir, et qui se repaîtra d'images funestes quand on lui refuse d'en contempler de bonnes. Qu'une sage activité, qu'une sollicitude raisonnable soient capables de repousser le premier assaut, on peut le démontrer de plusieurs manières. Lorsque vous avez aperçu une femme séduisante et que vous en demeurez frappé, ne la voyez plus, et vous serez libre. – Et comment pourrai-je ne plus la voir, entraîné que je suis par la passion ? – Appliquez-vous à d'autres choses dans le but de distraire votre esprit : à des lectures, à des soins utiles, à la défense des malheureux persécutés, à la prière, à la méditation des choses futures ; concentrez là vos sentiments. Non seulement vous guérirez par ce moyen une récente blessure, mais encore vous viendrez aisément à bout d'une plaie invétérée et déjà purulente.

C'est assez d'un affront, selon l'adage, pour détruire l'amour ; combien plus ces incantations spirituelles ne triompheront-elles pas de cette maladie, pourvu que nous consentions seulement à nous éloigner ? Mais, si nous vivons et conversons sans cesse avec les personnes qui lancent contre nous de pareils traits, si nous en parlons constamment et si nous voulons qu'on nous en parle, nous entretenons le mal en nous. Avez-vous bien le désir d'étouffer la flamme, quand vous l'alimentez chaque jour ? Voilà ce que je dis aux jeunes gens concernant l'habitude ; quant aux hommes faits, à ceux qui ne sont pas étrangers à la philosophie, ce qu'il y a de plus efficace, c'est la crainte de Dieu, le souvenir de la géhenne, l'aspiration au royaume des cieux : c'en est assez pour que le feu s'éteigne. Pensez encore que cet objet, dont vos yeux sont frappés, n'est autre chose qu'un amas d'humeurs et de sang, le résultat du travail de la digestion. – Elle est brillante cependant, la fleur de ce visage. – Rien n'est plus brillant que les fleurs qui s'épanouissent sur la terre ; et ces fleurs se fanent, tombent en pourriture. Ici ne vous arrêtez pas davantage à la fleur, allez plus loin par la pensée ; de cette peau, qui vous paraît si belle, portez les yeux sur ce qu'elle recouvre. Le

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

corps des hydropiques brille aussi; rien de repoussant à la surface; et toutefois, à la pensée des humeurs qu'il renferme, nous n'aurions pas le courage de l'embrasser. – Cet œil est plein de tendresse et de rayons, le sourcil est d'une correction parfaite, les paupières sont d'azur, la prunelle est vive, et le regard serein. – Et tout cela n'est pas autre chose, encore une fois, qu'une réunion de nerfs, de veines, de muscles et d'artères. Représentez-vous cet œil, aujourd'hui rayonnant, atteint par la maladie, affaibli par la vieillesse, altéré par le chagrin ou l'emportement : comme il est difforme, comme il est bientôt éteint, comme il disparaît avec plus de rapidité qu'une vaine image !

Détournez-vous donc de ces objets, appliquez votre intelligence à la contemplation de la véritable beauté. – Je ne vois pas la beauté de l'âme. – Vous la verrez, si vous le voulez bien; et, de même que vous pouvez admirer en esprit les beautés absentes, que vous ne pouvez voir de vos yeux; de même il vous sera donné de voir l'invisible beauté de l'âme. Ne vous est-il pas arrivé d'imaginer quelque chose de parfaitement beau, et de ressentir même une émotion devant cette forme idéale ? Imaginez donc également ce que doit être la beauté spirituelle, et nourrissez-vous de cette pure contemplation. – Il ne m'est pas possible d'apercevoir ce qui n'a pas de corps. – Eh bien, ces choses, nous les voyons mieux par la pensée que nos yeux ne voient les corps eux-mêmes. Voilà pourquoi nous admirons, sans les voir, les anges et les archanges, la pureté des mœurs, la sainteté de l'âme. Rencontrez-vous un homme plein de sagesse et de modération, vous l'admirez certes plus que ce beau visage. S'il est insulté devant vous et s'il supporte noblement l'insulte, à l'admiration vous joignez l'amour, cet homme serait-il déformé par la vieillesse. Une telle beauté, la beauté de l'âme, doit être aimée de tous jusque dans la vieillesse; celle-là ne se flétrit jamais, elle fleurit toujours. Pour obtenir de la posséder nous-mêmes, attachons-nous à ceux qui la possèdent, devenons leurs fervents amis. Quand une fois nous l'aurons en partage, nous pourrons acquérir les biens éternels. Puisse-t-il en être ainsi par la grâce et l'amour du Seigneur Jésus Christ, aux siècles des siècles. Amen